



# Le SPULTIN



Syndicat des professeurs et professeurs de l'Université Laval  
Pavillon Alphonse-Desjardins, bureau 3339, poste 2955, télécopieur 5377

Le 9 avril 1996  
Vol. 7 n° 6

## Sommaire

	Page
Le rapport Gervais	1
Quelques malentendus à dissiper.....	3

### 1 LE RAPPORT GERVAIS :

#### LA CONSOLIDATION DE L'INERTIE 1

Depuis vingt ans déjà, j'investis à l'Université Laval le meilleur de mes énergies avec comme objectif principal de participer au développement de cette institution de hauts savoirs. Une institution dont le sens s'inscrit dans les relations entre les professeurs et les étudiants.

À l'occasion, j'ai tenu des propos critiques sur des pratiques guère propices à l'atteinte de l'objectif qui m'animait : personnel administratif et professeurs administrateurs trop nombreux, supplément administratif injustifié, recours abusif à l'embauche de chargés de cours, usage détourné de ressources en recherche au profit d'entreprises privées, etc.

À titre de président du SPUL, j'ai agi en conséquence. De ce lieu, j'ai découvert l'existence, à l'Université Laval, d'une force d'inertie profondément enracinée. Elle est le produit d'une conception de l'université partagée par des personnes qui occupent des postes associés à l'administration. Pour ces personnes, l'université est un lieu de promotion et d'ascension socio-économique, secondairement un milieu de création, de recherche et de formation.

Comme l'a relevé l'an dernier un document du SPUL, cette force repose sur un «noyau dur» d'administrateurs issus surtout des rangs professoraux. Ce noyau est entouré de gestionnaires chevronnés et bénéficie de barrières de protection : les facultés. Ces dernières sont la principale source de recrutement du «noyau dur».

En 1994, j'ai cru, avec d'autres, qu'il était possible de neutraliser cette force. J'ai alors fait des représentations au recteur de l'Université pour qu'il procède à une restructuration avec, pour objectif principal, le déploiement des ressources vers les activités universitaires qui renforcent les relations entre les étudiants et les professeurs. Une telle restructuration, pensais-je, faciliterait l'élimination de certaines activités complémentaires et favoriserait une diminution du nombre d'administrateurs, professeurs ou autres, qui gravitent autour du «noyau dur».

La conjoncture s'y prêtait : baisse d'inscriptions, restrictions budgétaires et questionnement public sur l'usage des fonds alloués aux universités. Et puis, le SPUL avait en mains certains atouts. Je les ai utilisés. Le comité Bélanger fut mandaté de procéder à un examen de l'état de la situation et de proposer des voies d'avenir.

Le contenu du rapport Bélanger est connu. Ses principales propositions, soit la création de quatre secteurs et un renforcement du pouvoir des unités départementales, le sont aussi. Ce rapport a engendré la création d'un autre comité. Piloté par le recteur, il a produit le rapport Gervais. Je l'ai lu attentivement. Deux fois plutôt qu'une afin de bien décoder le dit et le non-dit. Ce document m'a profondément déçu. Il contient tous les

ingrédients pour banaliser la vie universitaire et transformer l'institution qu'est l'Université Laval en une simple organisation au service du «noyau dur». Je m'explique.

L'objectif principal de la démarche amorcée en 1994 était de diminuer les coûts associés à des activités administratives ou connexes. Le rapport Gervais y fait écho. Mais ces économies ne se feront pas par l'abolition de facultés comme le prévoyait le rapport Bélanger. Avec le rapport Gervais, les facultés pourront être aussi nombreuses, sinon plus, qu'elles le sont présentement. Mieux, leur pouvoir respectif sera renforcé, exception faite, pour certaines, de leur représentation aux instances suprafacultaires.

Cette position se justifierait sur la base de l'existence de facultés analogues ailleurs dans les universités canadiennes et d'une volonté de la direction actuelle de décentraliser la gestion vers ce palier administratif intermédiaire. Voilà pourquoi ce document est ouvert à la création de nouvelles facultés (Sciences infirmières, Pharmacie, etc.) comme à la scission de la Faculté des Sciences et de Génie et souhaite la fusion des facultés des Arts, de Philosophie, de Sciences sociales et de Lettres.

Selon le rapport Gervais, cette restructuration ferait en sorte que les facultés verraient s'accroître leurs ressources humaines. Il y aura un transfert de professionnels de l'administration associés à des organismes suprafacultaires ou localisés ailleurs, ce qui rejoint une idée du rapport Bélanger. En rendant public son rapport, le recteur a néanmoins identifié des économies potentielles : 1,5 millions suite à une diminution du nombre de professeurs administrateurs, à peu près une quinzaine, et environ 10 millions grâce à la décentralisation des masses salariales. Ce dernier point est important.

La décentralisation des masses salariales est la nouvelle mode en gestion. Elle est prise pour une raison simple : l'informatique permet un contrôle à distance du travail humain. Les administrateurs de l'Université Laval ont découvert cela en embauchant, pour des fins de «réingénierie», la firme DMR dont la spécialité est d'implanter des programmes décentralisés de gestion. Depuis, la décentralisation des masses salariales est devenue le pain céleste des dirigeants de l'Université Laval.

Pourquoi ? C'est simple à comprendre. Un tel système suppose des masses salariales gérées

dans des unités décentralisées couplées à un système de contrôle centralisé. Les gestionnaires des unités décentralisées doivent alors justifier leurs ressources. Le juge de leur travail : des paramètres mis au point au sommet de la structure avec pour objectif de dégager une marge de manoeuvre pour les dirigeants.

Dans un tel système, les gestionnaires sont contraints à faire des choix à l'intérieur d'une enveloppe qui leur est imposée. Ils doivent identifier quelle ressource valoriser. Que feront-ils sinon privilégier, ici, l'embauche de chargés de cours, là, le recours à des contractuels, etc. Les conséquences d'une telle pratique sont faciles à imaginer. Sans sous-enveloppes fermées, les gestionnaires pourront couper dans les postes de professeurs.

Avec le rapport Gervais, c'est ainsi que les facultés seront «revampées». La vie universitaire se transformera en un chantier d'évaluation et de contrôle. Ce sera cependant différent selon les facultés. Les facultés professionnelles pourront maintenir leurs fenêtres sur le monde tandis que les facultés plus académiques devront s'agglutiner. Ce faisant, ces dernières s'érigeront en tour d'ivoire et se donneront en spectacle comme un lieu de foire d'empoigne entre départements pour l'accès à des ressources contrôlées.

Ce rapport crée de cette façon deux sortes d'université : une université regroupant des facultés professionnelles et une autre, plus académique, assurant des entrées de fonds qui serviront en partie pour alimenter la première. Et ces deux universités constitueront alors ce qu'ambitionne la direction : une organisation contrôlée qui, avec l'actuelle politique de nomination, deviendra la «chose» des membres du «noyau dur» et de leurs alliés.

Le rapport Gervais inverse donc la démarche amorcée en 1994 et consolide la force d'inertie présente à l'Université Laval. Et il le fait à peine quelques mois après que le SPUL, conscient des problèmes financiers de l'Université Laval, ait manifesté une ouverture inédite pour contribuer à leur solution. Aussi, ce rapport m'est-il apparu un pied de nez à l'endroit des professeurs. Son actualisation ne peut contribuer qu'à diminuer le nombre de ces derniers, à consolider les postes des administrateurs de carrière, à maintenir en place la plupart des professeurs administrateurs et à hausser le nombre de chargés de cours.

Avec l'approche et la philosophie qu'il véhicule, ce rapport annonce pour moi la mort de l'Université Laval. Il doit être classé de toute urgence dans la filière ronde. Cette Université a tout ou presque pour être autre chose que le projet véhiculé par ce rapport. Peut-être lui manque-t-il seulement des dirigeants qui sont foncièrement des universitaires et qui ont de l'université une conception d'universitaires.

Claude Bariteau, professeur  
Département d'anthropologie  
Université Laval

## 6 DE QUELQUES MALENTENDUS À DISSIPER.....POUR LES PLUS JEUNES... ET LES AUTRES 6

### La tour à bureaux

Certains propos entourant la relocalisation de la Faculté des sciences de l'éducation(FSE) à Bellevue peuvent laisser sous-entendre que la «tour à bureaux» des sciences de l'éducation a été, à l'origine, construite pour loger la haute administration mais que, faute de place ailleurs, on y a hébergé pour quelques nuits la FSE (Le recteur, Le Soleil, 7 mars 1996). Les faits sont tout autres selon le document de l'inauguration de la Tour.

La Tour des sciences de l'éducation faisait partie d'un complexe visant à loger décentement la FSE en vue de l'intégration de la formation des maîtres à l'université. Elle constituait la première phase du projet. Un édifice abritant les salles de cours et les laboratoires devait être construit à l'emplacement qu'occupe actuellement La Laurentienne. Le doyen d'alors, Jean-Yves Drolet, débordait de fierté en nous montrant la maquette des édifices projetés pour la FSE, fruit de longues négociations avec le vice-recteur Bonneau et le recteur Mgr Vachon. Nous pouvions enfin quitter, après quelque 8 ans d'occupation, le «poulailler» (qui, **rénové à grands frais** est devenu l'École de médecine dentaire qui reçoit quelque **40** nouveaux étudiants par année) dans lequel on nous avait temporairement «**parqués**» en attendant.... Voici d'ailleurs un extrait de l'allocution du doyen Jean-Yves Drolet, en présence du recteur

Mgr Vachon, lors de l'inauguration de la Tour des sciences de l'éducation en octobre 1968:

«C'est une coïncidence particulièrement heureuse que la Faculté des Sciences de l'Éducation célèbre son 25e anniversaire de fondation au moment même où elle inaugure son nouvel édifice. Celui-ci devient un symbole, en plus d'être un élément essentiel à son développement. Le symbole d'une institution encore jeune mais assez stabilisée pour entrevoir avec optimisme la richesse de sa mission sociale et universitaire.»(p.7).

Et le texte accompagnant la photo de la Tour se lisait comme suit:

«La «tour» représente environ le cinquième du complexe entier de la Faculté des Sciences de l'Éducation qui sera complété d'ici peu d'années».(p.17).

Les étudiants ajoutaient:

«Nous savons que ce nouveau pavillon n'est pas un achèvement, mais le début d'une ère nouvelle pour les sciences de l'éducation.» (p.26)

Ce n'est pas que les autorités de la FSE désiraient un édifice en hauteur. Non. Mais il fallait se conformer au plan directeur initial du campus qui prévoyait la construction de deux tours symétriques bordant l'axe est-ouest reliant le Grand Séminaire à la faculté de médecine, axe qui ne devait en aucune façon être obstrué par un édifice. (Et voilà ce qui explique le «trou» entre les pavillons Pouliot et Vachon! Géniale architecture.)

Avant la construction de l'édifice des salles de cours, le MEQ aurait modifié ses règles administratives (où est-ce l'université qui s'était trompé, peu importe) de sorte qu'il y aurait eu trop de pieds carrés de surface par étudiant et professeur au De Koninck. On demanda alors à la FSE d'utiliser temporairement l'espace en trop au De Koninck pour ses salles de cours. Avec la croissance des effectifs étudiants, nous disait-on, il ne faudrait pas grand temps avant que la construction de la deuxième phase soit entreprise. Une date avait même été arrêtée: 1973? Plan quinquennal oblige? Et nous attendons toujours.

En attendant l'intégration de la formation des maîtres, la haute administration demanda ou décida (je ne sais trop) d'occuper temporairement les 15e et 16e étages de la Tour. Puis, ce fut le tour du 14e, qu'occupait alors le décanat. Et maintenant, on réquisitionne tous les autres sous prétexte que la haute administration est en manque de locaux, qu'elle devrait avoir son propre édifice bien identifié, qu'elle manque d'espace (elle ne réduit pas ses effectifs?) et nuit ainsi au développement de la bibliothèque! Ce qu'on veut nous dire dans le fond, c'est que c'est la FSE qui entrave le développement de la plus vieille université francophone en Amérique. Et nous devrions avoir le syndrome de Stockholm, alors que la haute administration développe celui du «siège social»! Des hôtes envahissants, malgré les promesses verbales et écrites, annuelles et quinquennales, faites de doyens en doyenne, de quitter définitivement les étages supérieurs de la Tour (nommée à juste titre) des sciences de l'éducation.

L'intégration de la formation des maîtres a été officiellement paraphée en 1971. La FSE accueille quelque 3 000 étudiants (soit environ 10% de la population étudiante et dont une bonne partie doit suivre des cours dans plusieurs facultés disciplinaires), mais on n'a pas encore trouvé les moyens de mettre à leur disposition des salles de cours décentes malgré les nombreux efforts faits (en particulier par mon collègue Voyer) auprès de la haute administration, année après année. Quelques miettes tombées de la table, pour le chien ou le chat, c'est selon.

### La Tour à bureaux (bis)

On nous sert qu'une Tour à bureaux ce n'est pas très convenable pour une FSE où la relation pédagogique entre professeurs et étudiants est si importante et que nous sommes éloignés de nos étudiants, que nous devrions reproduire ce modèle de la relation pédagogique dans la classe entre maître-élève. Quel beau prétexte!

De plus un édifice à bureaux, ce n'est pas très favorable pour créer une identité entre les membres de la FSE, pour établir des contacts humains; les gens ne se parlent que dans les ascenseurs, etc. Confusion entre distance physique et distance sociale, entre proximité physique et proximité sociale. J'ai vécu pendant quelques années sur un étage de la Tour où les

uns ne parlaient pas aux autres, quelques années où tout le monde se parlait, et d'autres... Faites les combinaisons possibles. On devrait savoir à l'université que ce n'est pas la proximité physique qui crée les rapports sociaux de travail. Et F.-A. Savard?

Mais pour la haute administration qui est «éparpillée» sur le campus, le fait de se retrouver dans une tour à bureaux va améliorer la gestion de l'université parce que tout le personnel sera regroupé dans le même édifice, les communications vont être plus faciles, les gens vont se parler (dans les ascenseurs?), communier entre eux. Il y aura plus de cohésion dans la gestion.

La relocalisation à Bellevue, hors campus, de la FSE n'empêchera pas celle-ci de faire partie intégrante de l'université, nous chante-t-on. Ce n'est qu'à 1,3 km. Et puis avec le téléphone, les ordinateurs, la distance physique ne compte plus. A Bellevue, vous allez pouvoir vous parler, même si l'édifice épouse la forme d'une araignée avec ses longs corridors car ils débouchent tous sur un très grand hall d'entrée! Le retour à l'École Normale Laval!

Double langage sur trois octaves et trois étages!

Dans la foulée des compressions budgétaires, McGill et Concordia ont ouvert la voie de la concertation et de la rationalisation. Avec un peu d'imagination et de prévision, Laval pourrait, par exemple... La course aux suggestions est grande ouverte.

Pierre W. Bélanger  
Tour des Sciences de l'Éducation  
Bureau #1142.

%

### **Service spécial d'aide**

Les personnes intéressées peuvent rejoindre au numéro **654-4721** l'un/e ou l'autre des professeur/e/s membres du Comité dont les noms suivent : Jean Leahey, Pierre-Charles Morin et Nicole Rousseau.